

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\) Item39. Val-Richer, Dimanche 17 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

39. Val-Richer, Dimanche 17 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours autobiographique](#), [Elections \(France\)](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Famille Guizot](#), [Mandat local](#), [Poésie](#), [Politique \(Normandie\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[39. Paris, Samedi 16 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
[40. Paris, Samedi 16 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-09-17

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Si vous étiez entré tout à l'heure dans ma cour, vous auriez été un peu surprise.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°75/103-104

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 151-152, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/85-92

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°39 Dimanche 17. 4 heures

Si vous étiez entrée tout à l'heure dans ma cour, vous auriez été un peu surprise. Vingt trois chevaux de selle, deux cabriolets, une calèche. Les principaux électeurs d'un canton voisin sont venus en masse me faire une visite. J'étais à me promener dans les bois avec mes enfants. J'ai entendu la cloche du Val Richer, signe d'un événement. Je ne savais trop lequel. Nous avons doublé le pas, et j'ai trouvé tout ce monde là qui m'attendait. Je viens de causer une heure et demie avec eux de leurs récoltes, de leurs impositions, de leurs chemins, de leurs églises, de leurs écoles. Je sais causer de cela. J'ai beaucoup d'estime et presque de respect pour les intérêts de la vie privée, de la famille, les intérêts sans prétention, sans ambition, qui ne demandent qu'ordre et justice et se chargent de faire eux-mêmes leurs affaires pourvu qu'on ne vienne pas les y troubler. C'est le fond de la société. Ce n'est pas le sel de la terre, comme dit l'Évangile mais c'est la terre même.

Ces hommes que je viens de voir sont des hommes sensés, honnêtes de bonnes mœurs domestiques, qui pensent juste et agissent bien dans une petite sphère et ont en moi, dans une sphère haute assez de confiance pour ne me parler presque jamais de ce que j'y fais et de ce qui s'y passe. Mes racines ici sont profondes dans la population des campagnes, dans l'agricultural interest. J'ai pour moi de plus, dans les villes, tout ce qu'il y a de riche, de considéré, d'un peu élevé. Mes adversaires sont dans la bourgeoisie subalterne & parmi les oisifs de café. Les carlistes sont presque comme des étrangers, vivant chez eux, entre eux et sans rapport avec la population. La plupart d'entre eux ne sont pas violents, et viendraient voter pour moi, si j'avais besoin de leurs suffrages. Du reste, je ne crois pas que mon élection soit contestée. Aucun concurrent ne s'annonce. Ce n'est pas de mon élection que je m'occupe mais de celles qui m'environnent. Je voudrais agir sur quelques arrondissements où la lutte sera assez vive. Je verrai pas mal de monde dans ce dessein. Si la France, toute entière ressemblait à la Normandie, il y aurait entre la Chambre mourante et la Chambre future bien peu de différence ; et j'y gagnerais plutôt que d'y perdre. Mais je ne suis pas encore en mesure de former un pronostic général. Vous voilà au courant de ma préoccupation politique du jour. Je veux que vous soyez au courant de tout.

Lundi 7 h. du matin

Je suis rentré hier chez moi vers 10 heures à notre heure à celle qui me plaît le plus pour vous parler de nous. J'ai trouvé mon cabinet et ma chambre pleine d'une horrible fumée. Mes cheminées ne sont pas encore à l'épreuve. Il a fallu je ne sais quel temps pour la dissiper. Je me suis couché après. Aussi je me lève de bonne

heure. Laissez-moi vous remercier encore du N°39, si charmant, si charmant ! Qu'il est doux de remplir un si tendre, un si noble cœur! Cette nuit trois ou quatre fois en me réveillant, vos paroles me revenaient tout à coup, presque avant que je me susse reveillé. Je les voyais écrites devant moi. Je les relisais. Adieu n'est pas le seul mot qui ait des droits sur moi.

Je ne vous avais pas parlé de ce petit tableau. J'y avais pensé pourtant, et j'aurais fini par vous en parler. Vous n'en savez pas le sujet. Il est plus lointain, plus indirect que vous ne pensez. En 1833, 34, 35, 36, j'ai relu et relu tous les poètes où je pouvais trouver quelque chose qui me répondit ; qui me fit ... dirai-je peine ou plaisir? Pétrarque surtout m'a été familier. C'est peut-être, en fait d'amour le langage le plus tendre, le plus pieux qui ait été parlé. J'entends parler dans les livres que je méprise infiniment en ce genre, poètes ou autres. Un sonnet me frappa, écrit après la mort de Laure et pour raconter un des rêves de Pétrarque. Je vous le traduis

" Celle que, de son temps, nulle autre ne surpassait, n'égalait, n'approchait, vient auprès du lit où je languis, si belle que j'ose à peine la regarder. Et pleine de compassion elle s'assied sur le bord ; et avec cette main, que j'ai tant désirée, elle m'essuie les yeux ; et elle m'adresse des paroles si douces que jamais mortel n'en entendit de pareilles.- Que peut, dit-elle, pour la vertu et le savoir, celui qui se laisse abattre ? Ne pleure plus. Ne m'as-tu pas assez pleurée ? Plût à Dieu qu'aujourd'hui tu fusses vraiment vivant comme il est vrai que je ne suis pas morte ! "

Voilà mon petit tableau Madame. Il m'a fait du bien. M. Scheffer a réussi à y mettre quelque chose de la ressemblance qui pouvait me plaire. Les vers inscrits au bas sont le sonnet même de Pétrarque. Oui, mon fils était mieux, bien mieux que son portrait, qui lui ressemble pourtant beaucoup. Vous avez vu, vous avez regardé avec amour d'aussi nobles, d'aussi aimables visages, pas plus nobles, pas plus aimable.

Ma petite fille aussi est plus jolie que son portrait, des traits plus délicats, une physionomie plus fine. Vous la verrez elle. Je voudrais que vous pussiez la voir souvent, habituellement. Elle est si animée, si vive, toujours si prête à s'intéresser à tout gaiement ou sérieusement ! Elle vous regarderait avec tant d'intelligence. Elle vous écouterait avec tant de curiosité ! Laissons cela. Quand nous aurons trouvé ce que je cherche en Normandie, nous pourrons ne pas le laisser.

Lundi 10 heures 1/2

Voilà le N°40. Je n'ai pas vu cet article de la Presse dont vous me parlez. Je vais le chercher. Je renouvelerai mes recommandations indirectes comme bien vous pensez là du moins mais positives. Ce n'est pas aisé. Mettez sur Adieu tout ce que vous voudrez. Je me charge d'enchérir. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 39. Val-Richer, Dimanche 17 septembre 1837,
François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-17

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 28/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/950>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 151-152

Date précise de la lettre Dimanche 17 septembre 1837

Heure 4 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

je confit d'amour
qui est de
que je méprise
les hommes
l'heure où pour
j'eus le bonheur
de me surpasser
au sein du lit où
je peins la
vain, elle s'envia
à qui j'ai tant
des hommes
au mortel nom
peut-être
lui qui se
de mortu
la quinzième heure
une. C'est vrai.

Il me fait un
quelque chose
d'autre. Ses vers
de Pétrarque,
c'est que son
beaucoup. Mais
nous nobles
le, pas plus
plus jolie que

N° 16

Si vous étiez entré toute à
l'heure dans ma voie, vous auriez été un peu
surprise. Voigt trois chevaux de fer, deux
labrador, une calèche. Les principaux établissons
d'un certain village dont venait un matin me faire
une visite. Retenu à me promener dans les bois
avec mes enfants. J'ai entendu la cloche du Val
hucher. Signale. Un événement. Je ne savais trop
quel. Nous avons double le pas, et j'ai trouvé
tous ce monde là qui m'attendait. Je viens de
laisser une heure et demie avec eux de leurs
déclats, de leurs impositions, de leurs chicanes,
de leurs égards, de leurs éclats. Je suis causa de
cela. J'ai beaucoup d'estime et presque de respect
pour les intérêts de la vie privée, de la famille,
les intérêts sans prétention, sans ambition, qui
se dévouent guerre et justice, et se chargent
de faire eux-mêmes leurs affaires pourvu qu'en
ne viennent pas les gâchette. C'est le fond de
la société. Ce n'est pas le sel de la terre, comme
dit l'Evangile, mais tout la terre même. les
hommes que je viens de voir sont des hommes

devoir, honête et bonne mœurs domestiques qui
peuvent faire et agirons bien pour une opératio
n sphère et moi en moi dans une sphère toute
assez de confiance pour ne me parlez pas que
jamais de ce que j'y fais et de ce qui s'y passe.
Mes amis les sont profondes dans la population
des campagnes, dans l'agricultureut intérêt. J'ai
pour moi de plus, dans les villes, tout ce qu'il y
a de riche, de considérable, un peu élevé. Mes
adversaires, sont dans la bourgeoisie tabatiére &
parmi les amis de cause! Les castors sont presque
comme des étrangers vivant chez eux, entre eux, et
sans rapport avec la population. La plupart
d'entre eux ne sont pas violents, et viendront voter
pour moi si j'avais besoin de leurs suffrages.
Du reste, je me crois pas que mon action soit
conteste. Aucun concerrent ne l'aiment. Ce
n'est pas de mon action que je m'occupé, mais
de celle qui m'envient. Je voudrais agir
sur quelques arrondissements où la lutte sera
assez vive. Je verrai pas mal de monde dans
le devenir. Si la France toute entière ressemblait
à la Normandie, il y aurait, entre la chambre
municipale et la chambre future, bien peu de
différence; et j'y gagnerais plutot que d'y

perdre. Mais je
formez un pro
jet de ma préoccup
ation. Soyez au
9. J'aurai autre
heure, à celle q
de nous. J'ai t
plaine. Nous ha
passez pas encore à l
heure pour la 2^e
si ma liste de
renouvellement
est tout à fait à
l'heure ! Vite une
réponse me
que je me suis
mis. Si les rel
qui ont des bon
je ne veux
y avoir pensé
en partie. Vous
peut-être plus que
34, 35, 36, je
pourrai trouver
une fit.... etc.

mentiques qui
se déroulent
à Paris
et presque
au fil des
populations
d'intérêt. J'ai
ce qu'il y
a de plus
d'entre eux
et la plupart
adorent votre
suffrage.

Lection soit
faite. Le
compte, mais
vous agissez
telle sera

monde dans
toute ressemblance
à la Chambre
en peu de
temps

peut-être. Mais je ne suis pas encore en mesure de
formuler un pronostic général. Vous voilà au courant
de ma préoccupation politique du jour. Il vaut que
vous soyez au courant de tout.

Lundi 7h du matin

J'en suis aussi bien chez moi vers 10 h. à notre
heure, à celle qui me plaît le plus pour vous parler
de nous. J'ai terminé mon cabinet et ma chambre
est bâtie sur le plaisir d'une habile femme. Mon cheminée ne brûle
sont presque par envers à l'heure. Il a fallu je ne sais quel
soins pour la distiller. J'en suis touché après. Aussi
je me sens de bonne humeur. Laissez-moi vous
renouveler encore de 1839. Si charmant, si charmant !
L'autre est donc de remplir un Stendhal, un St. noble
tous ! Cela suit, trois ou quatre fois, en me remettant
les paroles au recitation. Tous à coup, presque avant
que je me fasse réveillé ! Je le voyais écrire devant
moi. De la résistance. Ainsi n'est pas le seul mot
qui est des traits sur moi.

J'en vous avoue pas parti de ce petit tableau.
J'y avoue pourtant ce j'aurais fini par vous
en parler. Vous n'en savez pas le sujet. Il est plus
sûr d'autant plus indirect que vous ne pouvez. En 1839,
34, 35, 36, j'ai relu et relu tous les poëts où je
pouvais trouver quelque chose qui me répondait, qui
me fit tirai je penser au plaisir ? Petits que

Savoue ma vie familie. C'est peut être, en fait d'amour,
le langage le plus tendre, le plus pieux qui ait été
parlé. Gentilme parlé dans le livre, que je méprise
infiniment en ce genre, poëtes ou autres. Un instant
me frappa, écrit après la mort de Laure et pour
enterrer au dehors de Pétrarque. Il voulut le traduire

a cette que, de son temps, nulle autre ne surpassoit.
N'égaloit, n'approchoit, rien ne supia du lit où
je languis, si belle que j'ose à peine la
regarder. le plaisir de compassion, elle s'assied
sur le bord; et avec cette main, que j'ai tant
horre, elle encouche les yeux; et elle intègre
des paroles de Louve que jamais mortal n'a
entendit de pareilles. — « Dieu peut, dit elle,
pour la vertu de le Savoir, telles que Je
laisse abattre? Ne pleure plus. Ne marche
pas aux pluies? Mais à Dieu qu'importe
au feu des roches vivant, comme il est vrai
que je ne suis pas morte! »

Voilà mon petit tableau, madame. Il m'a fait du
bien. M^r Scheffer a réussi à y mettre quelque chose
de la ressemblance qui pouvoit me plaire. Les vers
inscrits au bas sont le Sonnet même de Pétrarque.

Oui, mon fils étoit mieux, bien mieux que son
portrait, qui lui ressemble pourtant beaucoup. Vous
avez vu vous avez regardé avec ameure d'autant nobles,
d'autant aimables visages, pas plus nobles, pas plus
aimables. Ma petite fille aussi, en plus jolie que

l'honneur dans
disparaît. Vite
la bracelet, un
des couteaux de
une visite. Si
avec moi, ou sa
fiches, signa
lequel. Nous
tous le mons
lances un h
éclat, de
de leurs églis
cela. J'ai beau
pour les inter
les interets da
de demandant
de faire aux
me vicomte pa
la Société. Le
dit l'Evangile
bonne que je

Un portrait, de la tête plus élégante, une physionomie plus fine. Pour la voix, elle. Je voudrai que vous fassiez la voix sonore, habituellement. Elle est si animée, si vive, toujours si prête à s'intéresser à tout, gaiement ou sérieusement ! Elle vous regardera avec tant d'intelligence ! Elle vous écouterait avec toute la curiosité ! Laissons cela. Quand nous aurons trouvé ce que je cherche en Normandie, nous pourrons se par le Mailler.

Lundi 10 h. 7^e.

Vite le 4^e Août. Je n'ai pas vu ces articles de la Presse dont vous me parlez. Je vais les chercher. Je renouvelerai mes recommandations, indirectes, comme bien vous pensez les du moins, moins positives. Je n'ai pas aise! Mettre des lettres toutes ce que vous voudrez. Je m'charge de chercher. Adieu. Adieu.